

A man with grey hair and a slight smile is wrapped in a heavy, textured grey fabric that flows down to the floor. He is looking upwards and to the left. The background is black.

TT III
Théâtre Tome 3

LE VOYAGEUR INSOMNIAQUE
(SANDRO PENNA)
une pièce-paysage
par la Cie TT3

Couverture : Jean-Luc Borgeat dans *Le Voyageur insomniaque* (Sandro Penna), © iViMages/Didier Varrin



Le Voyageur insomniaque, une pièce-paysage

Porter la poésie sur un plateau est « *un acte militant millimétrique dans le royaume de la subtilité* », a dit la comédienne et poétesse italienne Mariangela Gualtieri. Quand le poète qu'on choisit d'honorer s'appelle Sandro Penna (Pérouse 1906 – Rome 1977) cette ambition est une gageure : « *Ma vie n'est pas palpitante... quelques rencontres cruciales dans les bars des poètes à Florence et à Rome, tout ce beau monde qui se pâmait sur mes vers... mais, pour le reste, je n'ai pas fait – pas essayé – de faire grand-chose. Puisque j'avais, j'ose le mot, j'avais la poésie !* »

Penna est un poète stoïcien, dont la rigueur des choix de vie n'empêche pas un goût prononcé pour la jouissance sensuelle. Les jeunes corps des garçons, les paysages au crépuscule ou les images d'eau et de vent sont d'ailleurs au centre de toute sa poésie.

La pièce n'a pas de structure narrative à proprement parler, mais nous présente le poète, cloîtré dans sa chambre depuis quinze ans, shooté aux médicaments, tout à la fois drôle et décati. Comme un monstre, au milieu de de son fatras et de ses vers, il glisse entre poèmes et divagations, entre furies et trêves, entre apitoiement sur soi et déclarations de poétique.

Sandro Penna (1906-77)

La vita... è ricordarsi di un risveglio triste in un treno all'alba: aver veduto fuori la luce incerta: aver sentito nel corpo rotto la malinconia vergine e aspra dell'aria pungente.

Ma ricordarsi la liberazione improvvisa è più dolce: a me vicino un marinaio giovane: l'azzurro e il bianco della sua divisa, e fuori un mare tutto fresco di colore.

La vie... c'est le souvenir d'un réveil triste dans un train à l'aube : d'avoir vu dehors la lumière qui tremble : d'avoir entendu dans le corps en pièces l'âpre et vierge mélancolie de l'air qui pique.

Mais le souvenir soudain d'une libération est encore plus doux, à mes côtés un jeune marin : bleu et blanc son uniforme et au-delà de la vitre une mer toute fraîche de couleur.

Peu connu dans le monde francophone – bien que partiellement traduit, notamment par Bernard Siméone chez Ypsilon –, Sandro Penna est l'une des figures majeures de la poésie italienne du vingtième siècle. Découvert à la fin des années vingt par Umberto Saba et adoubé du Prix Nobel Eugenio Montale, il est resté volontairement à l'écart du monde littéraire. Ami de Pasolini, il partage avec lui le goût pour les garçons, dans une veine solaire et païenne. Sa poésie épigrammatique et mélancolique est un hymne au corps et à la différence, d'une simplicité tout apparente. Sans tabous et sans complaisance, elle explore les affects et les sensations. S'y dégagent une fièvre et une « étrange joie de vivre » qui parlent puissamment, aujourd'hui encore, à la lectrice et au lecteur contemporains. La vie de Sandro Penna ne fut que poésie. Dans son appartement romain, il accumulait des liasses de feuillets et des tableaux d'amis peintres, qu'il revendait pour pourvoir aux besoins matériels d'une existence d'ermite, entièrement consacrée à l'écriture, sans rien d'élitiste ni d'hautain.

Le spectacle *Le Voyageur insomniaque (Sandro Penna)* s'accompagne d'un volume de traductions inédites : les 158 poèmes que Penna avait lui-même choisis, en 1973, « pour la postérité, si postérité il y aura ». Le livre, préfacé par Roberto Deidier, est publié en version bilingue aux Éditions d'en bas (janvier 2022) dans une traduction de Pierre Lepori. L'*Œuvre complète* de Penna a été publiée en 2017 en Italie dans la collection Meridiani Mondadori (la Pléiade italienne), sous la direction de Roberto Deidier.

En réalité, son éros indiscipliné, si gracieux, béat et innocent – d'un genre si alexandrin et donc inoffensif – présente une des symptomatologies les plus dramatiques qu'ait exprimé la poésie. Mais sur un ton, bien sûr, de candeur sensible, de fraîcheur, de jeu, de feinte moralité, fidèle en cela à la conscience morale et esthétique fragmentaire du poète. *Pier Paolo Pasolini (1960)*

Ce que je retiens finalement du réalisme c'est moins la conformité à la réalité extérieure que le désir subjectif d'aboutir, sans inflation, à quelque chose qui aura pour le moins autant de poids qu'une réalité. *Lettre de Michel Leiris à Francis Bacon (1982)*

Sandro Penna a vécu la vie d'un saint. Mais comme la sainteté est une expérience trop ridicule en ce siècle, il s'est inventé une faute, un vice, un instinct criminel. Penna a aimé les garçons. C'est la seule chose qu'il ait réclamée à la vie, son seul butin. Aujourd'hui, il existe entre le saint et le criminel un lien étroit puisque l'un et l'autre ont pleinement conscience de ne recevoir de la vie que ce qu'ils veulent. *Cesare Garboli (1984)*

En art, et en peinture comme en musique, il ne s'agit pas de reproduire ou d'inventer des formes, mais de capter des forces. (...) La force est en rapport étroit avec la sensation : il faut qu'une force s'exerce sur un corps, c'est-à-dire sur un endroit de l'onde, pour qu'il y ait sensation. Mais si la force est condition de la sensation, ce n'est pourtant pas elle qui est sentie, puisque la sensation donne toute autre chose à partir des forces qui la conditionnent. *Gilles Deleuze (1992)*

Un poète de la complexité

par Roberto Deidier*

Vis-à-vis d'autres poètes de sa génération et de son temps, la voix de Penna mit plus longtemps pour arriver jusqu'en France. Sa vie errante et isolée n'avait pas empêché une certaine reconnaissance de l'œuvre, mais elle la gardait en dehors des réseaux interculturels et des relations dont pouvaient jouir d'autres auteurs apparemment plus proches d'une sensibilité poétique francophone. Même au niveau de la circulation éditoriale, l'histoire de la poésie de Penna par-delà les Alpes et l'Atlantique fut ainsi marquée par une certaine « différence ».

Dans l'un de ses poèmes, Penna lui-même parle de son « étoile sans éclat », en songeant certainement au manque d'attention dont il se sentait frappé. Depuis ses premières publications, au milieu des années trente, notre poète aimait parfois dresser des classements personnels, dans lesquels il se considérait second uniquement à Eugenio Montale, accusant une bonne partie de ses collègues et de ses compagnons de route d'un excès de « littérature » (un mot utilisé dans une acception foncièrement négative).

En tant que lecteur, Penna s'intéressait bien sûr à la grande tradition poétique (Pétrarque, Leopardi et, plus proches de lui, Pascoli, D'Annunzio et Govoni), mais il était avant tout attiré par les courants européens du romantisme et du symbolisme, sur une ligne idéale qui, partant de Keats et passant par Baudelaire, arrivait jusqu'à Verlaine et Rimbaud.

C'est justement parmi les « obscurs thuriféraires » du Symbolisme, comme il l'écrivait dans un texte de jeunesse, que Penna situait son apprentissage d'écrivain. Le lecteur francophone s'étonnera peut-être des citations et des emprunts à ce mouvement, alors que l'auteur a été constamment ramené dans la mouvance de l'anti-hermétisme. En réalité, Penna avait des accointances marquées avec les esthétiques postromantiques transalpines.

D'où la question : était-il vraiment aussi léger, transparent, lumineux qu'on le prétendait ? Je dirais plutôt le contraire : personnellement, je rangerais sans hésitation Penna parmi les auteurs de la complexité, avec lesquels lui-même avait initié un dialogue profond dans sa jeunesse, en allant puiser hors des frontières italiennes.

* Extrait de la préface à *Poesie / Poèmes* (1973), Lausanne, éditions d'en bas, 2022.



Mi nasconda la notte e il dolce vento.
Da casa mia cacciato e a te venuto
mio romantico amico fiume lento.

Guardo il cielo e le nuvole e le luci
degli uomini laggiù così lontani
sempre da me. Ed io non so chi voglio
amare ormai se non il mio dolore.

La luna si nasconde e poi riappare
– lenta vicenda inutilmente mossa
sopra il mio capo stanco di guardare.

Goffamente beati,
da odore di caserma
si spogliano i soldati

L'aria di primavera
invade la città.
Ai fanciulli la sera
cresce un poco l'età

Que la nuit et le vent tiède me cachent.
Chassé de ma maison, je viens vers toi,
mon ami romantique, fleuve indolent.

Je regarde le ciel les nuages les lueurs
des hommes toujours si loin de moi.
Et désormais je ne sais plus
qui j'aimerai sinon cette douleur.

La lune se cache, revient
– un lent passage, un inutile mouvement –
sur ma tête lasse de regarder.

Gauches, bienheureux,
les soldats laissent au vestiaire
leur odeur de caserne.

L'air de printemps
emplit les lieux.
L'âge des enfants
chaque soir avance un peu.

Sandro et Raffaele, l'amour grec

par Pierre Lepori

Sous l'onde de choc de #metoo et des révélations d'abus sur personnes mineures de la part d'écrivains jadis célébrés (le cas Matzneff), il devient aujourd'hui délicat d'aborder les histoires d'amour de certains auteurs du passé avec de plus jeunes acolytes. Nul besoin de les justifier ; mais il faut un peu d'histoire pour mieux comprendre et saisir une époque forcément différente de la nôtre.

Récemment, une très vive polémique a concerné le philosophe français Michel Foucault : l'essayiste conservateur Guy Sorman l'a accusé d'avoir eu, en Tunisie, des relations sexuelles tarifées avec des enfants de huit ans. Si ces calomnies ont été vite démenties, ramenant l'âge des garçons aux alentours de 17-18 ans, il est intéressant de remarquer que le même Foucault, dans son œuvre, a tenté de pointer les constructions symboliques qui désignaient les « hommes infâmes », en travaillant sur l'histoire de la sexualité avec une extrême pertinence historique.

Mais nous ne pouvons pas nous contenter de cette première réponse. Car nous devons admettre que, jusqu'aux années soixante-dix du XX^e siècle, toute une série d'intellectuels et d'écrivains homosexuels ont affiché plus ou moins ouvertement des penchants érotiques qu'aujourd'hui nous jugerions inappropriés, voire carrément répréhensibles.

À l'âge de cinquante ans, Sandro Penna forme un couple avec Raffaele Cerino, un roturier âgé de quatorze ans, tandis que Pasolini, en 1963, découvre (et pas seulement artistiquement) Ninetto Davoli, alors qu'il a quinze ans. Ces deux couples, bien qu'illégaux, ont duré une quinzaine d'années et se sont terminés à cause du désir des deux jeunes hommes de se marier. D'autres cas nous viennent à l'esprit : Gide et Allegret, Diaghilev et Nijinski, Oscar Wilde et Lord Douglas, Verlaine et Rimbaud : des couples avec une large disparité d'âge, caractérisés par un jeune élève et un amant plus âgé et charismatique.

Si nous contextualisons ces amours singulières, nous pouvons déceler les raisons historiques qui jouent un rôle dans la formation de ces partenariats non égalitaires : quand l'homosexualité était encore une maladie, un opprobre, punie de prison par la plupart des lois, le seul horizon symbolique dans lequel les intellectuels « invertis » semblaient pouvoir s'inscrire était celui de « l'amour grec », théorisé en Allemagne par

Hirschfeld, en France par Gide et Cocteau. Un non-sens historique, bien entendu, car dans la Grèce antique, les relations entre *erastès* et *eromenès* – c'est-à-dire entre le vieux maître et l'élève prépubère – étaient strictement codifiées et implantées dans un contexte social dans lequel ni les femmes, ni les enfants, ni les esclaves n'avaient les droits de citoyen. L'exemple était anachronique même à l'époque, mais il n'en reste pas moins qu'il s'agissait d'une manière – avant la libération sexuelle – de codifier sa propre diversité et de lui donner un cadre symbolique, historique et éthique.

Un livre très important de Pierre Verdrager (*L'Enfant interdit*) explique que ce sont précisément les mouvements de libération homosexuelle de la fin des années soixante-dix qui ont dégagé le champ des malentendus, en luttant contre tout amalgame entre pédérastie, pédophilie et homosexualité. D'un autre côté, la frontière entre l'enfance et l'âge adulte a également bougé et la protection des mineurs est devenue non seulement une question brûlante, mais aussi un domaine strictement et fort heureusement codifié par la loi.

« Adulte », « enfant », « sexualité », « loi », cependant, ne sont pas des concepts abstraits, mais des constructions sociales partagées, que Foucault lui-même, avec ce que nous appelons aujourd'hui la *French Theory*, nous a invités à déconstruire pour les libérer des sous-entendus moralistes ; et encore plus pour nous éviter de tomber dans le piège de l'essentialisme, qui néglige de considérer l'histoire et l'encodage des corps.



CHANSONS

Pendant le spectacle, on entend l'immense Carmelo Bene, lisant *L'Infinito* de Giacomo Leopardi ; ainsi que deux chansons italiennes dont nous donnons la traduction ci-dessous.

Cosa sono le nuvole (Pasolini/Modugno)

Ch'io possa esser dannato
se non ti amo!
E se così non fosse
non capirei più niente.
Tutto il mio folle amore
lo soffio al cielo,
lo soffio al cielo, così.
Ah, ma l'erba soavemente delicata
ha un profumo che dà gli spasimi...
Ah tu non fossi mai nata!
Tutto il mio folle amore
lo soffia il cielo,
Lo soffia il cielo, così.
Il derubato che sorride
ruba qualcosa al ladro,
ma il derubato che piange
ruba qualcosa a se stesso
Perciò io vi dico
finché sorriderò
tu non sarai perduta.
Ma queste son parole
e non ho mai sentito
che un cuore, un cuore affranto
si cura con l'udito.
Tutto il mio folle amore
lo soffio al cielo,
lo soffio al cielo, così.

Que je puisse être damné
si je ne t'aime pas !
Et s'il n'était pas ainsi,
je ne comprendrais plus rien.
Tout mon amour fou
je le souffle au ciel,
je le souffle au ciel, ainsi.
Oh, l'herbe est délicate et suave
et son parfum donne le vertige...
Oh, si tu n'étais pas née !
Tout mon amour fou
je le souffle au ciel,
je le souffle au ciel, ainsi.
L'homme qu'on a volé et qui rit
dérobe quelque chose au voleur,
l'homme qu'on a volé et qui pleure
dérobe quelque chose à soi-même.
Ainsi, je vous dis
jusqu'à la fin de mon sourire
tu ne seras pas perdue.
Bien sûr, ce ne sont que des mots
et je n'ai jamais entendu
qu'un cœur, un cœur brisé
se soigne par l'ouïe.
Tout mon amour fou
je le souffle au ciel,
je le souffle au ciel, ainsi.

La storia (Francesco De Gregori)

La storia siamo noi,
nessuno si senta offeso,
siamo noi questo prato di aghi
sotto il cielo;
la storia siamo noi, attenzione,
nessuno si senta escluso.
La storia siamo noi,
siamo noi queste onde nel mare,
questo rumore che rompe il silenzio,
questo silenzio così duro da masticare.
E poi ti dicono «Tutti sono uguali»,
«Tutti rubano nella stessa maniera»,
Ma è solo un modo per convincerti
a restare chiuso dentro casa
quando viene la sera.
Però la storia non si ferma davvero
davanti a un portone.
la storia entra dentro le stanze,
le brucia.
la storia dà torto o dà ragione...

Nous sommes l'histoire,
que personne ne s'en offusque,
nous sommes ce tapis d'aiguilles
sous le ciel ;
nous sommes l'histoire, attention,
que personne ne se sente exclu.
Nous sommes l'histoire,
nous sommes ces vagues dans la mer,
ce bruit qui brise le silence,
ce silence qui est si dur à mâcher.
Et on te dira « nous sommes tous égaux »,
« Tout le monde vole de la même façon »,
c'est juste une manière de te convaincre
de rester cloîtré chez toi,
quand vient le soir.
Pourtant, l'histoire ne s'arrête vraiment pas
devant une porte cochère,
l'histoire entre dans les pièces,
elle les brûle,
l'histoire distribue les torts et les raisons...

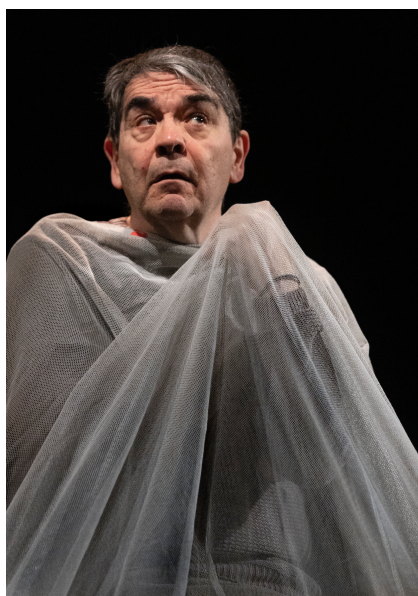


BIOGRAPHIES :

PIERRE LEPORI est né à Lugano et travaille à Lausanne pour la radio suisse italienne (RSI). Titulaire d'un doctorat en sciences du théâtre, il assure des mentorats d'écriture à la Haute École des Arts de Berne (HKB). Il a publié des essais, de la poésie (Prix Schiller 2004) et



quatre romans en italien et en autotraduction française. Il est traducteur du français vers l'italien (Laederach, Roud, Ponti) et de l'italien vers le français (Lonati, Pirandello, Penna). Après avoir participé à la création de la revue multilingue « Viceversa Littérature », il fonde et dirige « Hétérographe, revue des homolittératures ou pas : » (2009-13). Formé en mise en scène à la Manufacture (2015-17), il crée : *Sans peau* (Théâtre 2.21, 2016), *Les Zoocrates* (avec François Renou, Opéra de Lausanne, 2017) et *Klaus Nomi Projekt* (livre-concert avec Cédric Leproust et Marc Berman, 2018-20). Derniers livres parus : *Nuit américaine* (roman, éditions d'en bas) ; *Quasi amore* (poèmes, éditions Sottoscala), *Le Théâtre de Luigi Pirandello* (essai, éditions Ides & Calendes).



JEAN-LUC BORGEAT est comédien, écrivain et metteur en scène. Depuis 1982, il a joué dans plus de cent cinquante pièces de théâtre. En 2016 il reçoit le Prix culturel décerné par la Fondation vaudoise pour la culture. Au cinéma, il a joué, entre autres, pour Stéphane Brizé (*Quelques heures de printemps*, 2011), J.-F. Amiguet (*Le Commissaire*, 2009 ; *Au Sud des nuages*, 2002) et R. Vouillamoz (*Les amants de la Dent Blanche*, 2005). Parmi ses spectacles les plus récents : *Le Faiseur de théâtre* de Thomas Bernhard (Pulloff Lausanne, 2019, mise en scène) ; *Nina* d'André

Roussin (TMR Montreux, 2019, Adolphe) ; *La Belle et la bête* (Petit Théâtre Lausanne, 2019, le père) ; *Haute Trahison* (2.21 Lausanne, 2018, metteur en scène et récitant) ; *La Ferme des animaux* (Grange de Dorigny, 2018, Le

Cheval Malabar) ; *Le Fauteuil à bascule* (L'Oriental Vevey et tournée, 2017-18, metteur en scène) ; *Luther à table* (Salle capitulaire Lausanne et tournée, 2017, Luther) ; *Roméo et Juliette* (Boulimie Lausanne, 2016, la nourrice, Mercutio) ; *La Volupté de l'honneur* (Pulloff Lausanne, 2016, metteur en scène) ; *Sans peau* (2.21 Lausanne, 2016, mise en scène de Pierre Lepori, Carlo) ; *On ne badine pas avec l'amour* (TKM Renens, 2015, curé Bridaine) ; *Je suis Antigone* (Petit Théâtre de Sion, 2015, Créon) ; *Le Procès de Malaparte* (L'Oriental Vevey, 2015, Hans Frank). En 2018, il publie son premier roman, *Le Rendez-vous*, aux éditions BSN (Lausanne).



PIERRE-ANTOINE DUBEY, dès sa sortie d'école (La Manufacture, Promotion C), il joue pour Mathieu Bertholet au festival d'Avignon et participe aussi à la création collective *R.E.V.E* dirigée par Vincent Brayer en tournée en Suisse et en France. Depuis, il a notamment joué dans *Vii – le roi terre* de Vlad Troitskyi au Théâtre de Vidy, au Théâtre de la Ville de Paris et en tournée en Ukraine. Au cinéma, il tourne dans différents longs-métrages, dont *Preparation to be together for an unknown period of time* de Lili Horvath, *Pause* de Mathieu Urfer, *Sweet Girls* de Ruiz-Cardinaux et *Un juif pour l'exemple* de Jacob Berger. Au théâtre, il a joué pour Alain Françon,

Jean Liermier, Andrea Novicov, Pierre Lepori, Patrick Haggiag et Philippe Saire. Parallèlement, il cofonde avec cinq autres comédiens Le Collectif sur Un Malentendu, qui crée : *Les Trublions* de Marion Aubert (2015), *Tristesse animal noir* d'Anja Hilling (2017), *Dans le blanc des dents* de Nick Gill (2018) et *H.S. Tragédies ordinaires* de Yann Verburgh (2020-21).

EVA MARZI est diplômée de la Haute école des Arts de Berne en écriture littéraire. Elle reçoit le Prix des écrivains genevois (2020) et le Prix Renée-Vivien (2021) pour son premier recueil de poésie, *Nuit scribe*. Sa pièce, *La garde*, est jouée et filmée au Théâtre des Osses à Fribourg (2021) en collaboration avec la revue littéraire l'Épître. Avec le collectif *Craduction*, elle participe à des performances littéraires lors de festivals (notamment *Fureur de lire* 2019 et *Fécule* 2020). Elle est également membre du comité de

lecture du Théâtre Poche / GVE. Elle a été assistante à la mise en scène sur des projets de danse/théâtre tels que *i-Petrolus* (Théâtre de la Parfumerie de Genève et Théâtre l'Oriental Vevey, 2013) et *Tixe* (L'Abri, 2015).

MARION ROSSELET est enseignante en philosophie, chercheuse et critique littéraire indépendante. Au théâtre, elle a collaboré en 2017-18 avec Gianni Schneider autour de *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht. Rédactrice responsable de la version francophone de la revue *Viceversa Littérature* de 2010 à 2016, elle a travaillé pendant douze ans aux Éditions d'en bas à Lausanne. En tant qu'indépendante, elle a collaboré avec les éditions art&fiction et a effectué en 2017 une étude pour la Ville de Lausanne et le Canton de Vaud sur l'édition vaudoise. Elle mène actuellement une recherche autour de Maurice Chappaz.

MARC BERMAN, philosophe de formation, suit les cours du Conservatoire populaire de musique de Genève et se forme en autodidacte à la composition. Poly-instrumentiste (accordéon, guitare électrique, synthétiseur), il travaille pour différents groupes de rock (Vagalatschk, Primasch, L'Angle du Chat, Gilgamesh) et de musique expérimentale (Berger Allemand, Fashion Noise), ainsi que pour les compagnies de théâtre d'Éric Devanthéry, Sarah Marcuse, Guy Jutard ou Gabriel Alvarez. Avec Pierre Lepori et la Cie TT3, il a déjà créé le *Klaus Nomi Project* (livre et concerts) et composé la musique originale de *Corps à corps avec Shanghai* de Philippe Rahmy (2020-22).

JEAN-ETIENNE BETTLER, sound-designer et créateur lumières, travaille depuis une quinzaine d'années au théâtre, entre autres avec Pauline Epiney, Fred Mudry & Pierre Mifsud, Claire Gousse, Olivier Werner, Stefan Hort, Laetitia Barras, Sébastien Ribaux, Frédéric Recrosio.

LIONEL VARRIN, est ingénieur du son (CFMS) et titulaire d'un certificat AVCEM au Conservatoire d'Yverdon. Il travaille notamment avec le groupe rock « Hypsign ».

Sandro Penna
Poesie / Poèmes
(1973)

Traduit de l'italien par
Pierre Lepori

Éditions d'en bas

Sandro Penna
Poesie / Poèmes (1973)
traduit de l'italien par Pierre Lepori
Lausanne, éditions d'en bas,
édition bilingue,
211 p., préface de Roberto
Deidier, 2022.

Ce recueil reprend le volume de 158 poèmes choisis par Sandro Penna pour l'édition Garzanti de 1973. Cette poésie épigrammatique et mélancolique est un hymne au corps et à la différence, d'une simplicité tout apparente. Sans tabous et sans complaisance, elle explore les affects et les sensations. S'y dégagent une fièvre et une « étrange joie de vivre » qui parlent puissamment, aujourd'hui encore, au lecteur contemporain. « En réalité, son

éros indiscipliné, si gracieux, béat et innocent – d'un genre si alexandrin et donc inoffensif – présente une des symptomatologies les plus dramatiques qu'ait exprimé la poésie. Mais sur un ton, bien sûr, de candeur sensible, de fraîcheur, de jeu, de feinte moralité, fidèle en cela à la conscience morale et esthétique fragmentaire du poète. » Pier Paolo Pasolini (1960).

La mia poesia non sarà
un giuoco leggero
fatto con parole delicate
e malate
(sole chiaro di marzo
su foglie rabbrividenti
di platani di un verde troppo chiaro).
La mia poesia lancerà la sua forza
a perdersi nell'infinito
(giuochi di un atleta bello
nel vespero lungo d'estate).

Ma poésie ne sera pas
un jeu léger
guirlandes de paroles délicates
et malades
(soleil clair de mars
sur des feuilles frissonnantes
de platanes d'un vert trop clair).
Ma poésie s'élancera
à perdre haleine vers l'infini
(jeux d'un bel athlète
durant les longs soirs de l'été).



Théâtre Tome 3

LE VOYAGEUR INSOMNIAQUE (SANDRO PENNA)

Avec : Jean-Luc Borgeat, Pierre-Antoine Dubey

Texte et mise en scène : Pierre Lepori

Assistanat à la mise en scène : Eva Marzi

Dramaturgie : Marion Rosselet

Musique originale : Marc Berman

Lumière : Jean-Etienne Bettler

Son : Lionel Varrin

Plateau : Eric Lazor

Soutien : Canton de Vaud, Loterie Romande, Fondation Göhner, Fondation Jan Michalski pour l'écriture, Fond Culturel de la Société Suisse des Auteurs, Fondation Suisa, Fondation Champoud. La traduction des poèmes de Sandro Penna est réalisée grâce au soutien de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Remerciements : Michel Sauser (Espace Mont Blanc), Ivan Pittalis (Arsenic-Lausanne), Irene Weber Henking et Camille Logoz (CTL), Isabella Checcaglini (Ypsilon éditeur), Stefania De Pasquale Klein (Edizioni Mondadori), Roberto Deidier, Mireille Descombes, Tanya Rahmy, Jean Richard, Stella Basile, Mathilde Vischer.